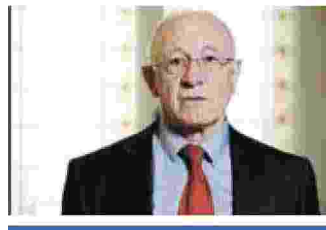


RÉMI BRAGUE
« SEULE L'ESPÉRANCE PEUT
AIDER NOTRE CIVILISATION »

PAGE 20



Rémi Brague: « Pour notre civilisation, je préfère parler d'espérance que d'espoir »

PROPOS RECUEILLIS PAR
EUGÉNIE BASTIÉ @EugenieBastie

LE FIGARO. - Nos sociétés déchristianisées sont-elles désemparées face au retour de la mort dans nos vies, sous la forme de chiffres, hécatombes quotidiennes?

Rémi BRAGUE. - Notre attitude envers la mort est ambivalente. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour l'éviter en adoptant des conduites prudentes et en cherchant des remèdes aux maladies - ce qui est très bien. Mais nous cherchons aussi à chasser de nos pensées, à l'oublier, à faire comme si elle ne sera jamais la nôtre. Ceci d'une part. Et d'autre part, plus secrètement, nous la considérons comme quelque chose d'ultime. Regardez la célèbre phrase de Nietzsche, « Dieu est mort ». Si elle est vraie, cela signifie que la mort a eu raison de ce qu'il y a de plus haut et de plus saint, et qu'elle s'est avérée plus forte que Lui. Et si la puissance est la mesure de la divinité, cela implique que la mort est plus divine que le Dieu qu'elle a vaincu. De la sorte, « Dieu est mort » se retourne logiquement en « la mort est Dieu ». Cette quasi-divinisation de la mort expliquerait assez bien pourquoi on la tait : une divinité est ce dont on ne prononce pas le nom en vain.

Une des leçons de cette crise, c'est que le règne de l'économie s'est figé pour laisser place au souci des plus vulnérables. N'est-ce pas le signe que nous sommes, malgré tout, encore catholiques? En tout cas, que nous soyons marqués par une culture chrétienne est une grosse évidence, même pour ceux qui le regrettent. Les hindous, quand ils croient encore à la réincarnation, pensent que tout malheur est mérité, qu'il punit des fautes commises dans une vie antérieure, qu'il permet aussi d'expier. Mère Teresa, qui cherchait à soulager la souffrance des mourants, était très mal vue des hindous des hautes castes. Pour ceux-ci, elle était aux malheureux la chance d'une meilleure incarnation la prochaine fois. Croire que les victimes doivent être secourues, quelles qu'elles soient, et en particulier quelle que soit leur religion, leur utilité sociale, leur âge, simplement parce que ces gens sont « mon prochain », est une croyance d'origine chrétienne. Elle s'illus-

tre dès la parabole du bon Samaritain. Tous les rites ont été suspendus pour les croyants afin de lutter contre la diffusion du virus. Cette suspension de la communion et la virtualisation de nos rites (messes télévisées) ne nous font-ils pas sentir le vrai prix des églises? Nous vivons dans un monde où le virtuel tend à remplacer le réel. Cela vaut dans tous les domaines. Il y avait une exception, qui était justement les rites religieux. Non pas parce qu'ils concerneraient la dimension éthérée de notre expérience, l'« esprit », comme on le dit en un contre-sens hélas trop répandu. Mais bien plutôt, tout au contraire, parce qu'ils portent sur le corps. La messe est un repas, et on ne peut pas manger à distance. Les églises sont des réfectoires, des sortes de soupes populaires ou de Restos du (sacré-)cœur où l'on accueille tout le monde sans contrôle à l'entrée. Bien sûr, la nourriture qui est dispensée à la messe n'est pas n'importe laquelle. Bien sûr, le but dernier des sacrements n'est pas de nous faire nous souvenir que nous avons un corps. Mais ils pourraient peut-être, par surcroît, nous y aider. Ils associent indissolublement le Très-Haut avec ce qu'il y a de plus humble, de plus élémentaire dans notre condition : se nourrir, se reproduire (le mariage aussi est un sacrement), mourir. Cette alliance paradoxale confère à notre pauvre et fragile espèce une dignité hors du commun.

Les cérémonies funéraires ont été réduites au strict minimum. Que penser de cette suspension inédite des « lois non écrites » qui fondent la civilisation? Ce qui fonde la civilisation, voire ce qui constitue l'humanité même des êtres humains, tient en un petit nombre de règles. Or ce que W. R. Gibbons appelle « notre belle civilisation occidentale » (allusion à un personnage de « Tintin et le Lotus bleu » d'Hergé, NDLR) semble s'être attelé à la noble tâche de les détruire. Pour commencer, elle les déconsidère en les appelant des « tabous ». Quel beau mot! Qu'il est utile! Depuis que le capitaine Cook l'a rapporté de Tahiti, il permet de mettre dans le même panier les commandements moraux les plus impérieux et les routines les plus futiles, le meurtre et le port d'une cravate d'un collègue dont on n'a pas été le fellow, la bestialité et le bouffonnement du destinataire du bouton du gilet...

Parmi ces règles de base, il y en a une qui porte sur les rites funéraires. Le célèbre passage d'*Antigone* où Sophocle fait apparaître la notion de « loi non écrite » concerne justement les honneurs à rendre à un corps, même si c'est celui d'un rebelle. En un mot, on ne fait pas n'importe quoi avec le cadavre du cher disparu. On l'enterre, on l'embaume avant de le mettre dans un sarcophage, on le brûle sur un bûcher, on le livre aux rapaces au sommet d'une tour, voire sa famille le dévore en un repas solennel, peu importe, au fond. Mais on ne le traite pas comme un objet parmi d'autres que l'on flanquerait à la décharge. Parmi les célèbres dernières paroles, vous connaissez celles de l'écologiste sur son lit de mort : « M'en fiche, je suis biodégradable! »

Les paléontologues soulignent l'extrême importance de la présence dans des tombes préhistoriques, à partir de 300 000 ans avant notre ère, de pollens fossiles. Nos lointains ancêtres déposaient des fleurs sur les cadavres. Nous ne saurons jamais quelles étaient leurs intentions. Mais, en tout cas, ils avaient pour les cadavres une sorte de respect. Nous sommes en train de le perdre. Souvenez-vous de cette exposition itinérante, *Körperwelten* (1988) devenue *Bodies: The Exhibition*, qui présente des cadavres coulés dans une résine transparente et ainsi statufiés. Les corps étaient probablement ceux de condamnés à mort et venaient de Chine - celle-ci exportait déjà toute sorte de joyeusetés! J'espère donc que ces obscures éclaircies ne dureront qu'un temps, car elles pourraient nous faire prendre de mauvaises habitudes.

Quel message la Résurrection peut-elle délivrer en ces temps tragiques?

Quelles espérances formulez-vous pour notre civilisation à la sortie de cette crise? Pour notre civilisation, je n'ai guère d'espoir. Mais vous avez raison de parler d'espérance. Elle seule peut nous aider. Elle est l'une des trois vertus dites théologiques, avec la foi et la charité. Ces vertus ont en propre qu'elles ne peuvent être excessives. Ce qui les distingue des autres vertus, où l'excès dans l'une entrave l'exercice des autres. Par exemple, une prudence excessive peut nous faire oublier le devoir de porter secours à notre prochain. En revanche, on ne peut pas trop croire, trop aimer, trop espérer. L'objet dernier de ces vertus est en effet infini : Dieu, qui, par pure charité, nous prépare « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est

pas monté au cœur de l'homme» (Première épître aux Corinthiens, NDLR). Concrètement, comme on dit, il est permis d'espérer, cette fois d'une attente tout humaine, une petite prise de conscience des limites de notre condition, de «notre portée», comme disait Pascal.

La version intégrale de cet entretien est à retrouver en ligne sur Figarovox premium. * De l'Institut. Normalien, agrégé de philosophie et professeur émérite de l'université Panthéon-Sorbonne, Rémi Brague est spécialiste de la philosophie médiévale arabe

et juive. Auteur de nombreux ouvrages, il a notamment publié « Europe, la voie romaine » (3^e édition revue et augmentée, Folio essais, 1999), « Le Règne de l'homme. Genèse et échec du projet moderne » (Gallimard, 2015) et « Des vérités devenues folles » (Salvator, 2019).

ENTRETIEN

Le philosophe* et théologien se penche sur le désarroi provoqué par la quasi-suspension des rites religieux pour cause d'épidémie. Et il livre une puissante méditation sur le sens de cette crise dans nos sociétés déchristianisées.

Les paléontologues soulignent l'extrême importance de la présence dans des tombes préhistoriques, à partir de 300 000 ans avant notre ère, de pollens fossiles. Nos lointains ancêtres déposaient des fleurs sur les morts

